

Fabien Clavel

Cénotaphe

Comme chaque jour, Feketés sort de la maison sur pilotis et observe les dunes bleues du désert.

Depuis la nuit des temps, les habitants ont pris l'habitude de percher leurs foyers sur de hauts piliers sous lesquels la marée de sable passe et repasse sans cesse. Feketés déambule sur les galeries suspendues. Elle regarde les grains se frotter contre les poteaux de métal, les user lentement, à la manière d'une mer arrêtée. Il y a toujours de la poussière qui remonte et vient troubler l'atmosphère. La chaleur est dure et sèche.

Rien à l'horizon que ces ondulations alanguies, presque figées. Feketés a le temps. Elle s'appuie sur le garde-fou et s'imprègne de cette lenteur. Alors tout se met à bouger, à bouillonner. Le désert grouille.

— Tu es là.

Elle ne se retourne pas et son frère vient s'accouder à sa droite. Tous deux continuent de fixer les vagues interrompues. Le silence les enveloppe. La lumière les éblouit. Ils attendent.

Les heures passent.

Des ombres se dessinent et tremblent là-bas mais ce n'est qu'une illusion. Il n'y a rien ici. Gyász renonce le premier. Avec un long soupir, il quitte la galerie et rentre à l'intérieur.

Feketés ne bouge pas. Elle sent le goût du sable sur sa langue, son visage qui se dessèche. Il est encore trop tôt. Parfois, elle a l'impression que sa peau devient arénuleuse et roule en grains sous ses doigts. Un jour, elle deviendra une dune à son tour. Ne dit-on pas que chacune d'elle est un esprit qui erre ? Ce désert est peuplé de fantômes.

Et puis, un point apparaît dans le ciel, semblable à ces taches étranges qui frappent les yeux de ceux qui ont trop longtemps regardé la lumière en face. Feketés ne réagit pas. Elle a déjà trop souvent pris ces mirages pour des voyageurs.

Pourtant un second point, suivi d'un autre, et d'un autre encore, vient consteller le lointain. Impossible de douter désormais. C'est une nuée soudaine, très peu dense, qui se déplace avec précaution.

— Gyász.

Il est déjà là. Lui aussi a senti la subtile variation de l'air, cette vibration infime qui trouble tout sans rien changer.

Cela s'approche. Progressivement, Feketés aperçoit des ailes qui battent souverainement. Puis, quand les visiteurs sont tout près, elle reconnaît les chèches bleu nuit des oniroffics.

Leur père n'est pas parmi eux, elle l'aurait su.

Quand le premier homme se pose sur le plancher, la jeune femme reçoit le vent déplacé par ses ailes qui lui rafraîchit le visage. Par réflexe, elle rabat la mèche qui dissimule la cicatrice, pourtant discrète, qui orne son front.

Ils sont cinq.

Seuls leurs yeux sont apparents, comme le veut la tradition. Le plus grand s'incline vers elle. Il n'a rien à dire. Elle sait déjà tout. Elle se prépare depuis longtemps à ce moment, depuis si longtemps en fait qu'elle n'éprouve rien. Les mots, si l'on en prononce, ne résonnent pas. De toute façon, les bouches demeurent cachées derrière le tissu. Mais le langage des yeux suffit. Voir comment on la fixe avec une intensité excessive, ou bien comment on détourne le regard.

Feketés observe son frère. Gyász est comme elle, pétrifié. En cet instant ils redeviennent les enfants de Trieb, ils ne sont plus que cela. Sacre des orphelins.